Catéchèse mystique et apostolique chez Marie (Guyart) de l'incarnation (Tours 1599 - Québec 1672)

Autor(en): **Brodeur, Raymond**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizerische Zeitschrift für Religions- und Kulturgeschichte = Revue suisse d'histoire religieuse et culturelle = Rivista svizzera di storia religiosa e culturale**

Band (Jahr): **107 (2013)**

PDF erstellt am: **26.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-390541

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Catéchèse mystique et apostolique chez Marie (Guyart) de l'Incarnation (Tours 1599 – Québec 1672)

Raymond Brodeur

Dans son *Instruction sur les États d'Oraison*, publié en 1697, Bossuet, reprenant à son compte une expression du jésuite Jérôme Lallemand, a dit de Marie de l'Incarnation, la fondatrice des Ursulines de Québec, qu'elle était la «Thérèse de nos jours et du Nouveau-Monde». Depuis une vingtaine d'années, l'historiographie témoigne d'un réel engouement qui attire historiens, littéraires, théologiens, psychanalystes et littéraires.[1] On étudie ses œuvres, ou à partir de celles-ci, on publie des essais, des romans ou des pièces de théâtre. Un film a aussi été produit en 2008, à l'occasion du 400e anniversaire de la ville de Québec.[2] Dans le présent article, nous voulons proposer un aperçu général de l'histoire de cette femme en suivant son itinéraire mystique et apostolique à partir de ses écrits spirituels et de sa correspondance.

On doit à Henri Bremond d'avoir, au début du XXe siècle, fait jaillir de l'oubli Marie Guyart de l'Incarnation. Dans son tome 6 de l'*Histoire du sentiment religieux en France*, il expose, en introduction, le dilemme imprévu auquel il fut confronté en abordant sérieusement l'étude des écrits de cette femme. Alors qu'il avait d'abord envisagé de lui réserver quelques pages dans un volume qu'il voulait consacrer à Jean de Bernières, fondateur de l'Ermitage de Caen, en Normandie, il se rendit compte que sa doctrine pouvait tout autant être apparentée aux grands maîtres jésuites ou feuillants de son époque. Il écrit:

1 Guy-Marie Oury, Sources et réédition des œuvres de Marie de l'Incarnation, p. 37–46 et Françoise Deroy-Pineau, Survol des œuvres contemporaines sur Marie Guyart, p. 47–53 in: Françoise Deroy-Pineau (dir.), Marie Guyard de l'Incarnation. Un destin transocéanique (Tours 1599–Québec 1672), Paris 2000. Voir aussi Raymond Brodeur (dir.), Femme, mystique et missionnaire, Marie Guyart de l'Incarnation, Québec 2001; R. Brodeur (dir.), Lecture inédite de la modernité aux origines de la Nouvelle-France, Marie Guyart de l'Incarnation et les autres fondateurs religieux, Québec 2009.

2 Jean-Daniel Lafont (réalisateur), Folle De Dieu, Québec 2008. Le réalisateur et la comédienne principale du film, Marie Tiffo, ont réalisé la même année une pièce de théâtre inspirée du film et intitulée «La déraison d'Amour».

SZRKG, 107 (2013), 181–191

«Et nous revoici dans l'embarras. Où la mettre? A quelle école ferons-nous ce présent royal? À aucune, ai-je fini par conclure. Un personnage de cette importance déborde, plus que d'autres, nos classifications, d'ailleurs toujours plus ou moins factices; nos cadres, trop étroits ou trop encombrés. Elle veut être étudiée séparément, et pour elle-même. Marie est vraiment notre Thérèse, comme on l'a dit avant Bossuet;[3] une Thérèse de chez nous, sans rien d'espagnol, de flamand, ni de germanique; tourangelle, française de tête et de cœur, jusqu'au bout des ongles, ajouterais-je, s'il était permis de parler ainsi.»[4]

Sa vie fascine et intrigue. Ses écrits fournissent d'abondantes descriptions de la vie en Nouvelle-France au milieu du XVIIe siècle avec tout ce que cela implique au point de vue politique, économique et interculturel.

Qui est Marie de l'Incarnation

Cette quatrième enfant du maître boulanger Florent Guyart et de Jeanne Michelet fut baptisée le 29 octobre 1599 en l'Église Saint-Saturnin de Tours. Sa famille, sans être riche, n'avait pas de souci financier et était attachée aux valeurs morales et spirituelles.[5] Ce qu'on peut connaître d'elle vient en grande partie des deux autobiographies écrites l'une en 1633, deux ans après son entrée au Monastère des Ursulines de Tours, à la demande de son directeur spirituel, le Jésuite Georges de la Haye et l'autre en 1654, après 15 ans au Canada, rédigée pour satisfaire aux incessantes demandes de son fils Claude, devenu bénédictin au Monastère de Saint-Maur.[6] On a d'elle également un volumineux recueil des enseignements qu'elle a donnés aux novices du Monastère de Tours entre 1633 et 1635[7] ainsi qu'une très importante correspondance qu'elle a entretenue avec sa famille, avec

3 Claude Martin écrit en 1677: «Un grand personnage [...] disait que notre mère est une seconde sainte Thérèse, et qu'on la peut appeler la sainte Thérèse du nouveau monde.» Bossuet reprend le mot, dans ses États d'Oraison, et après avoir lu le livre de Dom Claude.

4 Henri Bremond, Histoire littéraire du sentiment religieux en France, depuis la fin des guerres de religion jusqu'à nos jours, Paris 1916, Tome VI, 9–10. Une équipe de chercheurs, sous la direction de François Trémolières a publié, en 2006, chez l'éditeur Jérôme Million, une nouvelle édition annotée et commentée de cet oeuvre de Bremond.

5 Françoise Deroy-Pineau, Marie de l'Incarnation, Montréal 1999, 89.

6 Dom Claude Martin avait publié en 1677 une première édition de ces écrits. Nous nous servons ici du second tome de la réédition de ces écrits réalisée par Albert Jamet (1929–1930), réédition intitulée: Marie de l'Incarnation. Écrits spirituels et Historiques, Québec 1985. (Désormais «ESII»).

7 Ces pages, trouvées dans ses papiers après sa mort, permirent à son fils de préparer un ouvrage paru en 1684 et réédité en 1691 sous le titre: L'Ecole sainte ou explication familière des mystères de la foy pour toutes sortes de personnes qui sont obligées d'enseigner la doctrine chrétienne, Paris 1684, 562 p. Pierre-François Richaudeau va en réaliser une nouvelle édition en 1878 sous le titre Catéchisme de la vénérable mère Marie de L'Incarnation, fondatrice des Ursulines de Québec, ou Explication familière de la doctrine chrétienne, Paris/Leipzig/Tournai 1878, 359 p. Il justifie ce tire en disant que «le père Charlevoix, jésuite, dans sa Vie de la vénérable mère, et Moréri, dans son Dictionnaire historique, ne craignent pas de dire que cet ouvrage est l'un des meilleurs catéchismes qui existent en français», VIII–IX.

sa communauté et surtout avec son fils.[8] C'est là qu'on retrouve d'une part les éléments de vie spirituelle qui ont présidé au déploiement de son œuvre apostolique, éléments qui sont inséparables les uns des autres.

Du récit qu'elle fait de son enfance, dès le début de son autobiographie de 1654, émerge comme élément déclencheur un rêve qu'elle fit à l'âge de sept ans. Dans ce rêve, elle se voyait dans la cour d'une école champêtre à s'amuser avec une compagne. Levant alors les yeux, elle vit et reconnut Notre Seigneur Jésus-Christ, en forme humaine, apparaître et venir à elle. Elle termine le récit avec ces mots:

> «Je commençai à étendre mes bras pour l'embrasser. Lors lui, le plus beau de tous les enfants des hommes, avec un visage plein d'une douceur et d'un attrait indicible, m'embrassant et me baisant amoureusement, me dit: ‹Voulez-vous être à moi?›. Je lui répondis: ‹Oui.› Lors, ayant ouï mon consentement, nous le vîmes remonter au ciel.»[9]

Dans un ouvrage récent, René Champagne, faisant remarquer que 45 ans sont passés entre le moment du rêve et celui du récit autobiographique, écrit: «Le secret, et on pourrait ajouter l'émotion, qui entourait ce rêve s'est dissipé.» Elle en connaît la signification spirituelle. Toutefois, comme le remarque Champagne, le fait que cette enfant de sept ans reconnaisse ainsi Jésus Christ et réponde sans hésitation «oui» à sa requête d'amour révèle d'ores et déjà son monde culturel. Elle est née et grandit dans un milieu chrétien fervent et pratiquant. «Son éducation tant familiale que paroissiale lui ont fait connaître et aimer Jésus Christ et adhérer aux vérités de la foi catholique.»[10] Elle précise avoir perdu tout souvenir particulier de ce qu'elle a vu de l'humanité de Notre Seigneur, mais que jamais les paroles entendues ne quittèrent sa pensée.

À l'âge de 14 ans, elle manifesta son désir de devenir religieuse, mais sa mère la trouvant trop joyeuse pour une telle vocation, l'incita plutôt à se marier. Suivant la coutume de l'époque, ses parents lui trouvèrent un mari, Claude Martin, maître ouvrier en soie, qu'elle épousa à l'âge de 18 ans. Or, ce dernier mourut deux ans plus tard, laissant à Marie un poupon de 6 mois, prénommé Claude comme son père, ainsi que de lourdes dettes qu'elle parvint à régler en évitant la faillite. Après avoir éprouvé une profonde douleur de la perte de son époux, elle réalisa que ce destin lui donnait la possibilité de répondre à ses aspirations les plus profondes en se vouant désormais totalement au Seigneur dans une vie consacrée. Elle décida alors de ne pas se remarier, malgré les pressions de sa famille, et prononça un vœu de chasteté. Elle résolut de rester avec son fils jusqu'au moment opportun où elle pourrait entrer au couvent. Cela dura un douzaine d'années, entre 1619 et 1631.

8 Nous nous servons de la réédition de la correspondance de Marie de l'Incarnation éditée par dom Guy-Marie Oury sous le titre Marie de l'Incarnation (1599–1672) Correspondance, Solesmes 1971. (Désormais «Correspondance»).

9 ESII, 47.

10 René Champagne, Marie de l'Incarnation ou le chant du cœur, Montréal 2012, 14–15.

Au début de cette période, elle s'installa au second étage de la maison de son père. C'est en ce temps-là qu'elle eut une première expérience mystique intense, en mars 1620. Dans un récit particulièrement dense, elle s'efforce de décrire ce qu'elle-même qualifie de l'instant de sa conversion. En un moment intangible, «par une subite abstraction de son esprit», elle se vit littéralement plongée dans le sang du Christ et vit en bloc toutes ses fautes et ses imperfections pour lesquelles ce sang avait été versé, lui témoignant comment elle était pardonnée et aimée malgré son indignité. Dans cet instant, elle saisit que même si elle eut été la seule personne à exister au monde, ce sang aurait été versé pour elle, comme il l'a été pour chaque personne de l'humanité. Elle s'empressa d'entrer à l'Église qui se trouvait tout près et alla se confesser d'emblée au premier prêtre qu'elle croisa. Elle revint chez elle transformée.[11]

À cette époque, elle cherchait au meilleur de sa connaissance à trouver sa voie spirituelle. Pour ce faire, elle utilisa des livres de spiritualités proposant des lignes de conduite strictes qu'elle s'efforçait de suivre à la lettre, malgré les terribles mots de tête qu'ils lui provoquaient, tant elle voulait bien se régler sur ces consignes. C'est alors qu'elle fit la rencontre d'un directeur spirituel, dom Raymond de Saint Bernard, qui jouera un rôle capital dans son développement spirituel. L'ayant écoutée attentivement sur son mode de vie et sur ses expériences spirituelles, il lui interdit de continuer à se soumettre aux manuels spirituels et lui recommanda de suivre les inspirations que suscitaient en elle l'Esprit, et de lui en faire part au moment de leur rencontre.[12] Quarante années plus tard, ayant appris sa mort, elle écrira de lui qu'il l'a élevée et conduite longtemps dans la vie spirituelle.[13]

Quelques mois plus tard, son beau-frère, Paul Buisson et sa sœur Claude, qui avaient une importante entreprise de transport en bord de Loire, lui demandèrent d'aller travailler pour eux, d'abord comme domestique pour l'entretien de leur maison, puis comme intendante pour la gestion de l'entreprise qui employait une cinquantaine d'hommes. Elle accepta de s'installer chez eux, avec son fils Claude qui devient ainsi l'enfant de la maison Buisson. Elle y vécut à la fois en employée obéissant à ses patrons comme à des supérieurs et, vivant tous ses moments libres dans la réclusion et la prière.

Ses autobiographies rapportent de nouvelles expériences mystiques qu'elle a eues entre 1624 et 1631, expériences qui, comme elle écrit, ouvraient son intelligence au mystère de la trinité et qui la conduisirent aux épousailles mystiques avec le Christ. Quelques années plus tard, lorsque son fils eût atteint 12 ans, voulant répondre à la vocation qui la pressait, elle décida d'entrer au couvent des Ursulines de Tours après avoir confié son fils à la garde de sa sœur et de son beau-frère et avoir pris des arrangements avec les Jésuites pour son instruction.

[11] ESII, 67–71.
[12] ESII, 77–79.
[13] Correspondance, Lettre à son fils, 10 août 1662, 677.

Par son éducation première, par son expérience de la gestion des affaires et par le type de direction spirituelle que lui a proposé dom Raymond, Marie Guyart a appris à dire les choses, autant à l'oral qu'à l'écrit, cherchant à comprendre et à nommer le fonctionnement et le sens des choses et démontrant sa capacité d'écouter, de prendre des décisions éclairées et de passer aux actes. À la lecture de ses lettres et de ses deux autobiographies qui livrent l'intime de cette femme, Bremond écrit:

> «Il y a là [dans ses écrits] une vivacité, un abandon, une liberté qui sont du monde plus que du couvent. Sauf quelques contaminations inévitables, Marie de l'Incarnation est restée ce qu'était Mme Martin. Elle n'a pas essayé de changer de voix, [d'éteindre] son originalité, de contrefaire le ton, les tours prévus, l'onction un peu fade d'une certaine littérature dévote. Son style n'a pas pris le voile.»[14]

Une catéchète mystique

Marie Guyart a choisi de se faire ursuline parce que cet Ordre, fondé par Angèle Mérici, «ravit nombre d'âmes d'entre les mains de Satan» et que les rapports avec le prochain lui semblaient conformes «à la conversation que notre Seigneur a eue ici-bas dans l'instruction des âmes».[15] Cette notion même de conversation entre notre Seigneur et ses interlocuteurs situe l'expérience de Marie de l'Incarnation ailleurs que dans une dynamique de transmission de notions doctrinales. À son époque existait, effectivement, des catéchismes imprimés qui ont connu beaucoup de popularité, mais il n'existait pas encore de catéchismes diocésains «approuvés et autorisés par l'évêque du lieu pour être seul enseignés dans son diocèse». C'était plus une période de gestation catéchétique que d'uniformisation et de contrôle des énoncés de doctrine à mémoriser.

Un thème récurrent qui ressort de ses écrits touche à sa façon d'être en conversation avec la Parole de Dieu qu'elle côtoie autant par les prédications auxquelles elle assiste que par la lecture des textes bibliques ou encore celle des catéchismes à sa disposition. Elle ne trouvait rien de plus grand que d'annoncer la Parole de Dieu. C'était ce qui engendrait dans son cœur l'estime des missionnaires qu'elle considérait comme «ceux auxquels notre Seigneur faisait la grâce de la porter et de la produire». Lorsqu'elle entendait la parole de leur bouche, il lui semblait que son cœur était un vase dans lequel cette divine parole découlait comme une liqueur. Comme le montrent ses écrits spirituels et historiques, il était clair que ce n'était pas là un effet de son imagination, mais bien la force de l'Esprit de Dieu qui était en cette divine parole, qui, par un flux de ses grâces, produisait cet effet dans son âme.[16]

[14] Bremond, Histoire du sentiment religieux (voir note 4), 105.
[15] Guy-Marie Oury, Ce que croyait Marie de l'Incarnation, Paris 1972, 40.
[16] ESII, 54.

Une des premières responsabilités qui lui fut confiée après son entrée au monastère fut de catéchiser les novices, tâche qu'elle accomplissait avec un grand zèle. À propos de sa manière de transmettre la foi, elle précise: «J'avais beaucoup de lumières là-dessus. Je portais en mon âme une grâce de sapience qui me faisait quelque fois dire ce que je n'eusse pas voulu ni osé dire sans cette abondance d'esprit [...] Je ne pouvais me taire, et il fallait que j'obéisse à l'esprit qui me possédait».[17] On touche ici à un aspect capital de cette dynamique catéchétique: elle génère, au fond de la personne, un écho à la Parole de Dieu qui produit de l'inédit.

Elle préparait ses leçons en se servant d'une lecture dans le petit catéchisme du Concile de Trente et dans celui du cardinal Bellarmin, et cela, précise-t-elle, «bien peu de temps». Ensuite, écrit-elle, «J'étais moi-même étonnée, lorsque pour revenir à la moralité, après avoir parlé des points de la foi, de ce que quantité de passages de l'Écriture sainte me venaient à propos. Je ne pouvais me taire, et il fallait que j'obéisse à l'Esprit qui me possédait.»[18]

Alors qu'elle vivait probablement les années les plus savoureuses de son existence, sans autre préoccupations que de se donner corps et âme à la prière, à la contemplation et à une tâche catéchétique toute nourrie de la Parole de Dieu, émergea en elle une profonde propension à la vie apostolique. Elle écrit: «C'était une émanation de l'esprit apostolique qui n'était autre que l'esprit de Jésus Christ, lequel s'empara de mon esprit pour qu'il n'eut plus de vie que dans le sien et par le sien.» Elle ajoute: «Mon corps était dans notre monastère mais mon esprit [...] ne pouvait être enfermé. Cet Esprit me portait aux Indes, au Japon, dans l'Amérique, dans l'Orient, dans l'Occident, dans les parties du Canada et dans les Hurons, et dans toute la terre habitable où il y avait des âmes raisonnables que je voyais toutes appartenir à Jésus Christ.»[19]

Peu après Noël 1633, au moment de son oraison, elle a une vision d'un pays mystérieux, couvert de brumes, sur lequel repose le regard aimant de Jésus et de sa mère. L'année suivante, elle eût l'occasion de lire les premières *Relations des Jésuites*, sur la Nouvelle-France, écrites par le père Paul Lejeune. Puis, en 1635, pendant l'office, elle raconte avoir à nouveau été sujet d'une vision durant laquelle elle entendit le Seigneur lui dire: «c'est le Canada que je t'ai fait voir pour que tu y construises une maison à Jésus et à sa mère»[20]. Elle eût, à partir de là, la certitude que sa vocation était désormais de donner toute sa vie au travail d'évangélisation de ces peuples du Canada nouvellement découverts.

Par un concours de circonstance qu'elle décrit dans son autobiographie, elle fit la rencontre de madame de la Peltrie, une riche veuve décidée à consacrée sa vie et sa fortune à la mission des Jésuite au Canada. Avec cette bienfaitrice, en compagnie de deux autres Ursulines et de trois religieuses hospitalières, elle

[17] Oury, Ce que croyait Marie (voir note 15), 186–187.
[18] ESII, 195.
[19] ESII, 198.
[20] ESII, 204.

quitta le port de Dieppe, le 4 mai 1639 pour accoster à Québec le 1er août suivant. Elle devenait ainsi, avec ses sœurs, les premières religieuses cloîtrées à quitter leur Monastère pour le Nouveau-Monde.

Une catéchèse apostolique

Sa mission première, en tant qu'Ursuline, fut de mettre sur pied «un séminaire» pour accueillir et instruire les filles amérindiennes, répondant ainsi à un vœu exprimé par le père Lejeune cinq années plus tôt, de voir s'implanter un séminaire de filles qui serait «sous la conduite de quelque brave maîtresse, que le zèle de la gloire de Dieu et l'affection au salut de ces peuples fera passer ici, avec quelques Compagnes animées de pareil courage»[21].

Malgré une grande précarité de moyens et un manque flagrant d'espace, elle et ses consœurs accueillirent rapidement les premières séminaristes par l'entremise des Jésuites et de quelques colons établis en Nouvelle-France. Dans ses premières lettres canadiennes, elle raconte les soins que les religieuses apportent pour les loger, les vêtir et les nourrir en vue de pouvoir les instruire. Au fil des jours et des semaines, elle apprit à connaître les us et coutumes de ces filles et de leurs familles et à composer avec leur façon de vivre. Un an après son arrivée, le 4 septembre 1640, elle écrit à son fils:

> «L'on nous figuroit le Canada comme un lieu d'horreur; on nous disoit que c'étoit les fauxbourgs de l'Enfer, et qu'il n'y avoit pas au monde un pais plus méprisable. Nous expérimentons le contraire, car nous y trouvons un Paradis, que pour mon particulier je suis indigne d'habiter. Il y a des filles sauvages qui n'ont rien de la barbarie.»[22]

Ce qui l'interpellait le plus était toutefois de parvenir à entrer en conversation avec ces personnes. Cela voulait dire, bien concrètement, apprendre leur langage le plus parfaitement possible. Elle s'y est employée sans délais, profitant de l'expertise des missionnaires Jésuites qui séjournaient dans leur maison de Québec, voisine du Monastère, ainsi que de la présence de quelques jeunes filles autochtones, telle Marie Amiskvian qui «nous a beaucoup aidé dans l'étude de la langue, parce qu'elle parle bien François»[23]. Celle-ci faisait en effet partie des jeunes filles qui avaient été confiées, par les Jésuites, à Marie Rollet, veuve de Louis Hébert pour leur apprendre, entre autre, le français.[24] Elle devenait par le fait même compétente pour une rétrotraduction du français vers l'algonquin.

L'année suivant son arrivée à Québec, elle écrivit à l'un de ses frères: «nous étudions la langue Algonquine par préceptes et par méthode, ce qui est très difficile. Notre Seigneur néanmoins me fait la grâce d'y trouver de la facilité, ce qui

[21] Relation des Jésuites, 1634, 12.
[22] Correspondance, 112.
[23] Correspondance, Lettre à une dame de qualité, 3 septembre 1640, 95.
[24] Correspondance, 100, note 11.

m'est d'une très grande consolation.»[25] Le même jour, elle écrivit à une religieuse de la Visitation de Tour:

> «Il faut que je vous avoue qu'en France je ne me fusse jamais donné la peine de lire une histoire; et maintenant il faut que je lise et médite toute sorte de choses en sauvage. Nous faisons nos études en cette langue barbare comme font ces jeunes enfans, qui vont au Collège pour apprendre le Latin. Nos Révérends Pères quoique grands docteurs en viennent là aussi-bien que nous, et ils le font avec une affection et docilité incroiable.»[26]

Les langues qu'elle apprenait et dont elle aimait se servir étaient des outils culturels qui visaient à rendre possible la conversation interpersonnelle avec ses interlocuteurs en vue d'une communion avec Dieu ardemment désirée, de laquelle ses lettres sont expression.

> «Qui suis-je ma très-aimée Sœur, pour avoir été appellée à un employ si saint? Je n'eusse jamais osé avoir seulement la pensée de pouvoir parvenir à pouvoir enseigner nos chers Néophites, et néanmoins notre bon Maître me donne la facilité à le faire en leur langue. Je vous avoue qu'il y a bien des épines à apprendre un langage si contraire au nôtre; Et pourtant on se rit de moy quand je dis qu'il y a de la peine car on me représente que si la peine étoit si grande, je n'y aurois pas tant de facilité. Mais croyez moy, le désir de parler fait beaucoup: je voudrois faire sortir mon cœur par ma langue pour dire à mes chers Néophites ce qu'il sent de l'amour de Dieu et de Jésus notre bon Maître.»[27]

Ce trait mystique qui sous-tend l'apostolat de Marie de l'Incarnation ne sombre toutefois pas dans le sentimentalisme. Comme le démontre Charles-André Bernard,[28] Marie de l'Incarnation est une intellectuelle dans le sens où elle a le souci de nommer, de rendre compte de ce qui se passe en elle et de ce qu'elle fait. Elle affiche ce côté intellectuel, rationnel, par son travail proprement linguistique qui répond sans cesse, de manière systématique aux besoins du moment. Après avoir appris l'Algonquin et le Montagnais, elle se mit à l'étude de la langue huronne, en 1650, puis à l'Iroquois un peu plus tard.

Femme mystique, mais également bien rodée à la gestion des affaires, elle se soucie d'enseigner et de rédiger des ouvrages pour aider les nouveaux missionnaires à bien apprendre ces langues difficiles. En 1662, elle écrit:

> «Chacun tend à ce qu'il aime; les Marchands à gagner de l'argent, et les Révérends Pères et nous à gagner des âmes. Ce dernier motif est un puissant aiguillon pour picquer et animer un coeur. J'avois l'hiver dernier trois ou quatre jeunes Sueurs continuellement auprès de moy pour assouvir le désir qu'elles avoient d'apprendre ce que je sçay des langues du païs. Leur grande avidité me donnoit de la ferveur et des forces pour les instruire de bouche et par écrit de tout ce qui est nécessaire à ce

[25] Correspondance, Lettre du 4 septembre 1640, 112.
[26] Correspondance, Lettre du 4 septembre 1640, 108.
[27] Correspondance, Lettre à la Mère Marie-Gilette Roland, 30 août 1641, 125.
[28] Charles-André Bernard, Le Dieu des mystiques, Volume 3: Mystique et action, Paris 1998. Une très grande partie de ce volume 3 de l'œuvre magistrale de C.-A. Bernard est consacré à Marie de l'Incarnation.

dessein. Depuis l'Advent de Noël, jusqu'à la fin de Février je leur ai écrit un Catéchisme Huron, trois Catéchismes Algonguins, toutes les prières Chrétiennes en cette langue et un gros Dictionnaire Algonguin. Je vous assure que j'en étois fatiguée au dernier point, mais il falloit satisfaire des coeurs que je voiois dans le désir de servir Dieu dans les fonctions où notre Institut nous engage: Priez la divine bonté que tout cela soit pour sa plus grande gloire.»[29]

Conclusion

L'étude des écrits et des œuvres de Marie Guyart, devenue Marie de l'Incarnation en religion, fait plonger le lecteur en plein cœur de l'École française de spiritualité. On se trouve en présence d'une femme où mystique et apostolat se conjuguent l'un l'autre. Ses écrits racontent une trajectoire amoureuse qui, dans tous ces états, trouve sa cohérence profonde dans l'amour de son Seigneur. Quand elle a décidé de venir au Canada, ce n'était pas par goût d'aventure et d'exploration, mais par choix de se retirer encore davantage du monde pour être encore plus entière consacrée à son Seigneur. Jamais elle n'a quitté son monastère de Québec, mais tous les personnages qui passaient à Québec, venaient la rencontrer.

Comme pour la grande majorité des missionnaires, le choix de la mission s'enracine dans une expérience spirituelle signifiante et provoque, sur le terrain, des mises à distance, des découvertes et des apprentissages qui prennent du temps. «Pensez-vous, ma très-aimée Mère, qu'il ne faille pas changer d'état pour entrer dans les véritables sentimens de ces fonctions Apostoliques de notre nouvelle Eglise? Il le faut sans doute.» Et elle ajoute:

> «Pour bien goûter la vocation du Canada, il faut de nécessité mourir à tout; et si l'âme ne s'efforce de le faire, Dieu le fait luy-même, et se rend inexorable à la nature, pour la réduire à cette mort, qui par une espèce de nécessité l'élève à une sainteté éminente. [...] Car enfin, il en faut venir là, et il ne faut pas penser de pouvoir vivre dans cette nouvelle terre de bénédiction qu'avec un esprit nouveau.»[30]

Ce travail de transformation qu'elle voulait bien faire comprendre à son fils à qui elle a tant écrit, concerne les représentations mentales relatives à différents aspects du message chrétien. Ses manières de nommer l'expérience de Dieu sont tributaires de l'environnement, des circonstances et du langage qui leur servent de support. Dans sa rencontre avec les autochtones, elle comprend que pour parvenir à une communion autour de ces réalités exige un patient travail qui passe

[29] Correspondance, Lettre à son fils, 10 août 1662, 678. Six années plus tard, en 1668, elle lui écrit encore: «Depuis le commencement du Carême dernier jusqu'à l'Ascension j'ay écrit un gros livre Algonquin de l'histoire sacrée et de choses saintes, avec un Dictionaire et un Catéchisme Hiroquois, qui est un trésor. L'année dernière j'écrivis un gros Dictionnaire Algonquin à l'alphabet François; j'en ai un autre à l'alphabet Sauvage. Je vous dis cela pour vous faire voir que la bonté divine me donne des forces dans ma foiblesse pour laisser à mes Sueurs dequoy travailler à son service pour le salut des âmes», Correspondance, Lettre du 9 août 1668, 801.

[30] Correspondance, Lettre à Mère Ursule de Ste-Catherine, 15 sept 1641, 140–141.

par le temps pris à apprendre sa langue en vue d'échanger vraiment. À ce niveau, autant pour les Jésuites que pour Marie de l'Incarnation, l'instruction même des vérités de la foi ne pouvait faire fi de l'expérience du quotidien et de l'apprivoisement, sinon on serait en pleine idéologie. Il est dommage que les divers outils de catéchèse et les ouvrages didactiques écrits par Marie de l'Incarnation et les Jésuites aient disparu, mais il est précieux que l'un et l'autre aient laissé tant de témoignages sur les efforts déployés pour parvenir à ce «parler ensemble» avec les autochtones. Il y a, dans ces récits, d'un point de vue anthropologique, des éléments importants qui aident à comprendre la dynamique symbolique à l'œuvre dans ces actes de productions inédites. Ce qu'ils produisent, dans la foulée de leur conversation, sont de véritables œuvres d'art. Marie va même jusqu'à qualifier de «trésor»[31] un catéchisme en Iroquois qu'elle a écrit sur la fin de sa vie. Un trésor inédit qui vient du plus intime de l'être pour être mis à la disposition des destinataires pour les faire accéder au royaume, suivant la grâce de Dieu et «leur volonté propre», comme elle le rappelait sans cesse à son fils.

Catéchèse mystique et apostolique chez Marie (Guyart) de l'Incarnation (Tours 1599 – Québec 1672)

Marie Guyart, devenue Marie de l'Incarnation en religion chez les Ursulines, est née à Tour, en France, en 1599 et est décédée à Québec en 1672. Suivant la manière de parler à l'époque, elle a connu tous les états de vie: mariée, veuve, mère de famille, religieuse, missionnaire. Des expériences mystiques vécues en Touraine vont la conduire vers une vie apostolique inimaginable à son époque, devenant avec deux compagnes les premières religieuses cloîtrées à quitter le Vieux Continent pour devenir missionnaires dans le Nouveau-Monde. Elle y fonde en 1639, le Monastère des Ursulines de Québec. Dénommée par Bossuet «la Thérèse de nos jours et du Nouveau-Monde», elle a œuvré à l'éducation des jeunes amérindiennes et des jeunes filles de la colonie. Elle a écrit des catéchismes et des dictionnaires dans quatre différentes langues autochtones. On la connaît par son abondante correspondance, deux autobiographies (1633 et 1654) et des notes sur les enseignements qu'elle a donnés aux Novices de Tours lorsqu'elle fut responsable de leur instruction religieuse.

Marie de l'Incarnation – Ursulines – mystique – Tours – Québec – catéchismes – autobiographie – correspondance – missionnaire.

Katechese der Mystik und des Apostolats bei Marie (Guyart) von der Menschwerdung (Tours 1599 – Québec 1672)

Marie Guyart, als Ursuline mit dem Namen Maria von der Menschwerdung, kam in Tours in Frankreich 1599 zur Welt und starb 1672 in Québec. Im Sprachgebrauch ihrer Zeit hat sie alle Stände des Lebens durchlaufen – sie war verheiratet, verwitwet, Familienmutter, Ordensfrau und Missionarin. Mystische Erfahrungen, die sie in der Provinz Touraine machte, führten sie zu einer apostolischen Lebensweise hin, die in ihrer Zeit schier unvorstellbar war: Mit zwei Begleiterinnen war sie die erste Ordensfrau in Klausur, die den Alten Kontinent verliess, um Missionarin in der Neuen zu werden. 1639 gründete sie das Kloster der Ursulinen von Québec. Von Bossuet als «Teresa unserer Tage und der Neuen Welt» bezeichnet, hat sie sich der Erziehung junger Eingeborener und junger Mädchen in der Kolonie gewidmet. Sie hat Katechismen und Wörterbücher in vier verschiedenen autochthonen Sprachen verfasst. Zudem ist sie bekannt wegen ihrer um-

[31] Correspondance, Lettre à son fils, 9 août 1668, 801.

fangreichen Korrespondenz, zweier Autobiografien (1633 und 1654) sowie ihren Anmerkungen über den Unterricht, den sie Novizinnen in Tours erteilte, für deren religiöse Unterweisung sie verantwortlich war.

Maria von der Menschwerdung – Ursulinen – Mystik – Tours – Québec – Katechismen – Autobiografie – Korrespondenz – Missionarin.

Catechismo mistico e apostolico di Maria (Guyart) dell'Incarnazione (Tours 1599 – Québec 1672)

Marie Guyart, divenuta suora presso le Orsoline col nome di Maria dell'Incarnazione, nacque a Tours, in Francia nel 1599 e morì in Québec nel 1672. Secondo l'espressione in uso all'epoca Maria «conobbe tutti gli stadi della vita»: sposa, vedova, madre di famiglia, religiosa e missionaria. Le esperienze mistiche vissute in Touraine la condurranno verso una vita apostolica inimmaginabile all'epoca, diventando, insieme a due compagne, le prime religiose di clausura ad abbandonare il Vecchio Continente per diventare missionarie nel Nuovo Mondo. Nel 1639 fonderà il Monastero delle Orsoline in Québec. Denominata da Bossuet «la Teresa dei nostri giorni e del Nuovo-Mondo», Maria si é dedicata all'educazione dei giovani amerindi e delle giovani ragazze delle colonie. Maria scrive dei catechismi e dei dizionari in quattro diverse lingue autoctone. È famosa per la sua fitta corrispondenza, due biografie (1633 e 1654) e per i suoi appunti sugli insegnamenti che ha trasmesso alle Novizie di Tours fino a quando fu responsabile della loro istruzione religiosa.

Maria dell'Incarnazione – Orsoline – mistico – Tours – Québec – catechismo – autobiografia – corrispondenza – missionaria.

The mystical and apostolic catechesis of Marie (Guyart) of the Incarnation (Tours 1599 – Quebec 1672)

Marie Guyart, who became Marie of the Incarnation within the Ursuline order, was born in Tours, France in 1599 and died in Quebec in 1672. She went through all the life stages known at that time: she was married, widowed, became a mother, then a religious, and a missionary. Her mystical experiences in Touraine led her to an apostolic life unimaginable at that period and together with two other women she became part of the first group of cloistered religious to leave the Old Continent to become missionaries in the New World, where in 1639 she founded the Ursuline Monastery of Québec. Described by Bossuet as «the Theresa of our time and of the New World», she strove to educate young Amerindians and the young girls of the colony. She wrote catechisms and dictionaries in four different local American languages. We know her today through her abundant correspondence, two autobiographies (1633 and 1654) and the teaching notes she wrote when she was responsible for the religious instruction of the novices of Tours.

Marie de l'Incarnation – Ursuline order – mysticism – Tours – Quebec – catechisms – autobiography – correspondence – mission.

Raymond Brodeur, professeur associé. Faculté de théologie et de sciences religieuse, Université Laval, Québec.